

## STUPEUR ET TREMBLEMENTS. LA LANGUE FRANÇAISE EN 1947.

Gilles Philippe

*Translatio imperii.* C'est en février 1946 que l'assemblée générale de la toute jeune Organisation des Nations Unies décida que le centre du monde quitterait la Suisse pour l'Amérique. À Genève, le palais qui avait abrité le siège de feu la Société des Nations ne serait bientôt plus qu'une annexe du complexe qui devait, depuis Manhattan, veiller sur la paix des pays et la félicité des peuples. L'année 1947 fut tout entière occupée à en concevoir les plans.

Il restait cependant acquis que, parmi les cinq langues officielles de l'Organisation, le français jouirait à parité avec l'anglais du privilège d'être langue de travail. L'essentiel semblait donc sauvé, et dans *Les Nouvelles littéraires* du 30 janvier, au terme d'un long bilan sur « Le domaine du français en 1947 », Marc Blancpain faisait taire les Cassandre : la situation et les perspectives restaient favorables à la langue de Molière, et tout permettait de conclure qu'il n'y avait « pas lieu de s'abandonner au pessimisme, bien au contraire ». Puis, ce fut la stupeur : on apprit ou l'on crut comprendre que désormais, en cas de contestation, seuls feraient foi les originaux anglais et russe des documents internationaux. On se récria : depuis plus de deux siècles, le français n'était-il pas la langue diplomatique par excellence ? En 1919, les vaincus n'avaient-ils pas préféré traduire le traité de Versailles en allemand depuis sa version française et non depuis l'anglaise ?

Dès le 6 février, une semaine tout juste après l'article de Blancpain, l'hebdomadaire parisien était en berne et publiait en une le début d'un long article : « Une langue qui ne meurt pas : le français. » Le choix de confier la réplique à Raymond Las Vergnas était habile : nul n'était moins soupçonnable de francocentrisme que l'illustre professeur de la Sorbonne, qui consacrait sa vie à l'étude et à l'enseignement des littératures de langue anglaise ; il signait d'ailleurs régulièrement, dans le périodique, des chroniques consacrées à l'héritage ou à l'actualité des écrivains britanniques, irlandais et américains. Las Vergnas s'en remettait au jugement de l'histoire : celui-ci n'avait-il pas déjà tranché la question et décidé du partage des langues ? À l'anglais, l'émotion ; au français, l'argumentation. Car « l'excellence de l'anglais est, d'abord, de lyrisme » ; « sa vraie vocation est de chanter » ; c'est la langue de la poésie. Héritier des qualités juridiques du latin, le français est la langue de la démonstration : « sa rectitude, sa netteté, son déroulement linéaire et tranquille » le destinaient aux ambassades ; c'est la langue de la prose. Les documents diplomatiques s'écrivaient-ils donc en vers ? À la barre des témoins, on convoquait Diderot, Voltaire et quelques autres, ainsi qu'une ribambelle d'étrangers qui ne les avaient point démentis.

En page intérieure, l'article se poursuivait sous l'œil hagard de Rivarol. On en venait aux choses sérieuses. L'anglais, tout d'abord, avait une « mollesse native » ; entre autres défauts grammaticaux, sa « gaucherie congénitale dans le lancement et la tenue des subordonnées, l'établissement des nuances hypothétiques » le condamnait à la confusion. L'omniprésent *that* était trop plastique ; l'absence d'accord de l'adjectif, l'absence d'opposition entre passé simple et imparfait, la fréquente homonymie des participes et des prétérites... tout y contrariait la nécessaire limpidité des documents diplomatiques. Quant au lexique, il ne corrigeait guère les défauts de la syntaxe : l'anglais avait trop de mots ambigus voire, tout bonnement, trop de mots : les dictionnaires abondaient en termes précis mais peinaient à proposer un générique ou un abstrait. Vingt mots pour décrire des claquements de toute sorte ; aucun pour désigner le claquement en général.

*Les Nouvelles littéraires* n'entendirent cependant pas en rester là et confièrent à Jeannine Delpéch le soin de recueillir la réaction d'autres voix autorisées. Les résultats de l'enquête devaient occuper presque toute la première page de la livraison du 10 avril, la colonne de gauche étant réservée à une « Défense du roman français » rédigée par Armand Pierhal. En mars avait paru les *Exercices de style* de Raymond Queneau ; on a ici des exercices de ton. *Grognon* : Paul Claudel élève la voix « pour des raisons aussi bien pratiques que patriotiques ». *Politique* : Édouard Herriot appelle à raison garder ; tout ceci ne peut être que transitoire ; déjà les contre-exemples abondent ; pourquoi tant s'inquiéter ? *Professoral* : André Siegfried, sociologue et géographe au Collège de France, constate que « la décision de l'ONU ne marque pas seulement le déclin de l'influence française mais de l'influence européenne » ; « grammaticalement, le français reste la langue diplomatique par excellence. L'anglais

est vague. La précision du français fait sa force et sa faiblesse à la fois. » *Désabusé*, aussi : le romancier belge Charles Plisnier peine à retrouver sa verve militante pour dire un peu la même chose... *Lyrique* enfin, voire pathétique, puisque, près de mourir, la poétesse roumaine Hélène Vacaresco avait, nous dit-on, consacré au français les souffles de son dernier chant : « Le français est pour moi une divinité et, lorsqu'aux heures bénies que je passais au Parthénon je cherchais un Dieu de plus à vénérer, c'est la langue française dont je déplorais l'absence sur la colline sacrée, et dont j'étais certaine qu'on lui bâtirait un temple. »

Le problème, c'est que tous ces gens parlent d'une langue qui n'existe pas ; ils relaient benoîtement le mythe biséculaire d'un français parfaitement cohérent, tout ordre et clarté. Le 10 avril 1947, le jour même où paraissait l'enquête de Jeanine Delpech, Charles Bally mourait à Genève. Dans un livre de 1930, *La Crise du français*, le prestigieux linguiste suisse avait fait valoir les incomplétudes et les incohérences de la langue. Le portrait qu'il donnait de l'idiome ne correspondait guère à celui qu'en brossaient les auteurs sollicités par *Les Nouvelles littéraires*. Ceux-ci communiaient en outre dans l'idée d'une langue parfaitement unifiée et stabilisée. Selon André Siegfried, « c'est chez nous que les différences de condition se trahissent le moins par le langage : un soldat et un général parlent la même langue, et cela depuis des siècles, alors que certains médecins de Londres ont peine à comprendre leurs malades, tant la manière de prononcer les mots déforme les phrases. » C'était poser étrangement la question : l'anglais ne connaissait-il pas des variations géographiques plus encore que sociales, avec au moins une opposition notable entre le dialecte britannique et le dialectique américain ? Pour le reste, c'était en partie vrai, sans doute ; mais qui ouvre le *Querelle de Brest* que Jean Genet fit paraître en décembre 1947 doit au moins nuancer le constat : le grossier matelot et le lieutenant raffiné parlent la même langue, mais parlent-ils vraiment le même français ?

Depuis les années 1830, mais surtout depuis les années 1930, le français littéraire, et surtout le français romanesque, tremblait. Las Vergnas y voyait même une des raisons du désastre imminent : la littérature du temps avait pris un « ton de vulgarité ». Le 23 mai 1947, c'était Charles-Ferdinand Ramuz qui décédait près de Lausanne. Il nous avait rappelé que la langue de Paris était aussi celle des vallées vaudoises et valaisannes. La même langue, mais pas le même français : il n'avait eu de cesse qu'on ne l'entendît. Cette année-là paraissait à Berne le *Précis de syntaxe du français contemporain* qu'un philologue genevois, Paul Zumthor, avait composé avec un collègue de Suisse alémanique, Walther von Wartburg. Ils y insistaient sur la diversité des usages, empruntant leurs exemples au français ouvrier comme au français romand. Non que les linguistes helvétiques fussent alors les seuls à être sensibles à la variation, mais ils l'étaient sans doute plus que les autres.

Pendant ce temps, sur les rivages de l'East River, on lançait les premiers travaux de démolition puis de terrassement ; bientôt serait posée la première pierre du siège de l'ONU. Pendant ce temps, Claude-Edmonde Magny mettait la dernière main à son *Âge d'or du roman américain*, qui devait paraître l'année suivante. L'empire étendait son empire. Dans les pages des *Nouvelles littéraires*, la publicité vantait les mérites du « premier stylo à bille français ». Il se prénommaît *Douglas*. De Belgique, la France et la Suisse recevaient les volumes d'une des premières collections modernes de livres en format poche et en langue française. Née en cette année 1947, elle se nommait *Plastic* et se vendait également dans les pages de l'hebdomadaire. « Parlez anglais rapidement, facilement », y clamaient encore les encarts vantant la méthode Linguaphone : « Parler anglais, c'est pour vous une obligation. » *Translatio studii*.

## Bibliographie

- BLANCPAIN Marc, « Le domaine du français en 1947. La diffusion de notre langue », *Les Nouvelles littéraires*, 30 janvier 1947, p. 5.
- DELPECH Jeannine & al., « Le français dans le monde », *Les Nouvelles littéraires*, 10 avril 1947, p. 1.
- LAS VERGNAS Raymond, « Une langue qui ne meurt pas : le français », *Les Nouvelles littéraires*, 6 février 1947, p. 1 et 6.
- WARTBURG Walther von & ZUMTHOR Paul, *Précis de syntaxe du français contemporain*, Berne, Francke, 1947.
- WÜEST Jakob, dir., *Les Linguistes suisses et la variation linguistique*, Bâle et Tübingen, Francke, 1997.